

Georges RENCY
La Belgique et la Guerre

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE XVI

**L'ÉLAN DE CHARITÉ. LES COMITÉS D'ENTR'AIDE
A L'ŒUVRE.**

**LE GROUPEMENT DES INITIATIVES ÉPARSES.
I NTERPÉNÉTRATION DES CLASSES.
RAPPROCHEMENT SOCIAL.**

La guerre, certes, est une chose horrible, cause de ruines et de souffrances incalculables. Celle dont nous parlons a été tout particulièrement effroyable. Jamais l'homme n'a été mis à une aussi rude, à une aussi longue, à une aussi douloureuse épreuve. Mais jamais non plus il n'a réagi contre le mal avec une aussi admirable énergie. Tandis que, sur le front de bataille, les soldats du Droit faisaient vaillamment, héroïquement leur devoir, à l'arrière, dans les cités occupées par l'ennemi, un élan merveilleux de charité soulevait tous les coeurs. C'est là un phénomène d'ordre moral sur lequel on ne saurait trop insister.

Il est de monnaie courante de prétendre que nos contemporains sont, trop souvent, des êtres sans idéal et sans grandeur, tout entiers asservis au plus grossier des égoïsmes. Les pessimistes affirment qu'au lieu de progresser sur l'échelle

morale, notre époque y a redescendu plusieurs échelons. Et, en effet, il nous faut bien convenir que certains, que beaucoup, ne semblent préoccupés que de leurs intérêts propres. Mais les autres, les autres ! Ceux en qui se vérifie encore le mot charmant de Marivaux : « *Chacun a son coeur, d'abord, et puis un peu du coeur des autres !* » Ils sont bien plus nombreux, bien plus généreux que nul n'eût pu le soupçonner. Seule une grande crise, une catastrophe immense pouvait les révéler à eux-mêmes, faire apparaître à tous les yeux les sentiments de solidarité qui sommeillaient en eux.

Elle est venue, la crise ! Elle a éclaté, la catastrophe ! Et tout aussitôt, ils se sont levés, les millions de braves gens qui ont eu, eux, avec leur coeur, « *un peu du coeur des autres!* »

Au début, ils ne savaient trop comment s'y prendre et ils dispersaient leurs efforts. Il n'y avait pas un quartier qui ne vît naître un groupement destiné à soulager tel groupe de misères. Tout cela manquait évidemment de coordination, d'organisation. Par contre, tout cela était le fruit spontané de l'initiative individuelle. En Belgique, nous n'aimons pas qu'on nous dicte notre devoir et qu'on surveille ou qu'on guide nos mouvements de charité. Approuverions-nous, par exemple ce qui se fait en Angleterre, où des jeunes gens se livrent à des études spéciales, passent des examens déterminés, après quoi ils aspirent à occuper des postes bien rémunérés de secrétaires de comités

de charité ? Nous rougirions d'être payés pour nous montrer charitables. Telle est notre nature. Elle en vaut bien une autre. Nous aimons de suivre, en pareille matière, les inspirations de notre coeur. Pareille méthode a le grave inconvénient de permettre des abus. Mais aussi elle garde à la charité son caractère de chaleur vivante et de libre effusion.

On se réunit donc en comités d'entr'aide, par quartiers, au hasard des rencontres, des amitiés, des relations. On se partageait les besognes. Et puis l'on y allait généreusement de sa souscription. Et cela formait de petites sommes, hélas ! bien vite dépensées. Deux ordres de misères sollicitèrent tout de suite l'attention des comités d'entr'aide : les enfants des soldats et la bourgeoisie nécessiteuse. Le peuple, en effet, était, toutes proportions gardées et en tenant compte des circonstances, suffisamment et même abondamment secouru. On sait, on verra plus loin dans les documents que nous publions, ce que le *Comité National* (**Note** : de Secours et d'Alimentation) fit sans tarder pour lui. Les femmes, les enfants de soldats étaient secourus de même et touchaient une allocation spéciale. Mais le coût de la vie augmentait sans cesse (**Note**). Les marchandises disparaissaient des magasins. L'achat d'une paire de souliers, d'une camisole, d'un costume d'enfant représentaient des dépenses inaccessibles aux bourses des épouses de militaires. Il fallait qu'on

vînt à leur aide. Il fallait habiller les enfants de ceux qui risquaient leur vie, qui donnaient leur sang pour nous.



Fête de charité pendant l'occupation.

D'autre part, la petite bourgeoisie était terriblement frappée par la guerre. Elle ne voulait pas s'humilier en allant à la soupe, en sollicitant l'appui du *Comité National* ; elle ne faisait pas le commerce et ne pouvait, comme ce fut le cas de tant d'autres, s'enrichir avec la détresse de ses compatriotes (**Note**). Elle avait perdu ses places, son gagne-pain ; ou bien, en présence de la cherté croissante des vivres et des vêtements, elle ne disposait que des ressources qu'elle avait avant les hostilités. Dans ces conditions, elle devait fatalement tomber très rapidement à la misère et à

la faim. C'est ce qui n'eût pas manqué d'arriver si des oeuvres admirables ne s'étaient fondées, qui s'appelèrent *l'OEuvre du Sou*, *l'Assistance Discrète*, et dont le but fut précisément d'aider ceux que le souci légitime de leur dignité et la crainte de compromettre la réputation de leur famille, écartaient volontairement du bénéfice des charités officielles.

Le Comité National ne pouvait se désintéresser de l'action de ces groupements. Il comprit tout de suite qu'il devait les aider, les encourager, tout en leur laissant la plus grande autonomie possible. Il se contenta donc de grouper les initiatives éparses, de coordonner les mouvements, de déterminer la sphère d'influence de chaque oeuvre, de tâcher d'éviter les doubles emplois et l'exploitation. Nous verrons plus loin quel fut, à cet égard, son programme et comment il l'exécuta (**Note**). Pour l'instant, notre tâche est de montrer nos oeuvres en activité, d'introduire le lecteur partout où elles fonctionnent, partout où elles font du bien.

Car il n'y avait pas que les divers comités où des citoyens dévoués venaient débattre les questions relatives à leur apostolat charitable, où ils apportaient le concours gratuit – faut-il le dire ? – de leur zèle, de leur bonne volonté, de leur compétence ... A côté du cerveau qui méditait, qui projetait, qui décidait, il y avait les multiples bras qui réalisaient.

On sait quel fut, au début de la guerre, l'empressement de nos femmes, de nos jeunes filles à s'engager dans les rangs de la **Croix-Rouge** (Note). L'arrivée des Allemands, l'occupation du pays les obligea ou à s'exiler pour suivre l'armée – ce que beaucoup d'entre elles firent sans hésiter et l'on connaît les inappréciables services qu'elles rendirent, les innombrables vies humaines qu'elles sauvèrent –, ou bien à abandonner la cornette et les voiles et à se consacrer à d'autres oeuvres. C'est alors qu'on les vit, gracieuses, souriantes, s'occuper activement des réfectoires populaires, préparer le chocolat des enfants que sustentaient les *Petites Abeilles* (Note). Il fallait de l'argent,



Fête de charité sous l'occupation.

beaucoup d'argent pour soutenir ces oeuvres, pour leur permettre de poursuivre leur bienfaitante activité. Elles se mirent en chasse. Elles traquèrent l'égoïsme dans ses derniers retranchements. Elles obligèrent, à force d'aimable insistance, les plus

ladres à délier les cordons de leur bourse. Généreusement, elles mirent à contribution leurs garde-robes et leurs linge, elles firent des incursions couronnées de succès dans celles de leurs amies, elles surent, à force de prodiges, assurer le réassortiment des dépôts de linge, de vêtements, de chaussures destinés à leurs petits protégés.

Un temps arriva où la pénurie de tissus vida les magasins que les saisies allemandes avaient déjà terriblement appauvris. Alors elles saisirent elles-mêmes les ciseaux et l'aiguille ; elles taillèrent et confectionnèrent des chemises, des camisoles, des jupons, des robes, des costumes et firent ingénieusement du neuf avec du vieux. Ce fut de leur part une sublime émulation de labeur utile et de féconde charité.

Jamais on ne saura –car elles sont discrètes–, jamais on ne pourra dire tout le bien qu'elles ont fait : du point de vue matériel, certes, et tout d'abord ; mais aussi du point de vue moral, en montrant au peuple, aux humbles, aux souffrants que les classes aisées de la société ne se désintéressaient pas de leur sort misérable.

Jadis, avant la guerre, on parlait beaucoup, en termes sonores, de la lutte des classes, comme s'il existait, entre la bourgeoisie et le prolétariat, une cloison étanche, comme s'il n'y avait pas, pour les rapprocher, le sentiment de leur commune humanité. Les milliers et les milliers de bourgeois

et de bourgeoises qui allèrent au peuple, pendant la longue durée du cataclysme mondial, ont montré qu'ils ne connaissaient pas, eux, ces distinctions arbitraires et qu'ils communiaient sincèrement, profondément, de toute leur âme, de toutes leurs forces avec le malheur des déshérités de la fortune.

Cette interpénétration des classes aura, n'en doutons point, des effets très utiles. Elle dissipera bien des préjugés et bien des malentendus. Elle étouffera bien des haines stériles dans les coeurs des malheureux.

Je ne veux prendre ici qu'un seul exemple, mais il me paraît typique et démonstratif à souhait.

Quand, après quatre ans de souffrances morales et physiques, les soldats de la grande guerre sont rentrés chez eux, au soulagement immense qu'ils ont éprouvé à revoir leur foyer et les êtres aimés, il se serait certes mêlé une amertume cruelle s'ils avaient dû constater que la société pour laquelle ils ont lutté n'avait pas veillé sur leurs enfants, n'avait pas pourvu à leurs besoins. Ils auraient dit : « *Tandis que j'étais là-bas, moi, dans la tranchée boueuse, avec de l'eau jusqu'au ventre et les obus éclatant tout autour de moi, ici l'on laissait ma femme, mes enfants dans la détresse. C'est injuste ! Cette société est mal faite ! Ceux qui possèdent ne sont pas dignes de posséder. Il faut changer tout cela !* » Et la révolte les aurait poussés aux déplorables extrémités qui

font de la Russie un chaos inextricable, un vaste et douloureux cimetière.

Mais, grâce aux dieux ! ils ne pourront parler ainsi, car, en rentrant au logis, ils auront trouvé leur femme en bonne santé, leurs petiots bien vêtus, avec de bonnes joues rondes et vermeilles. Et leur femme leur aura dit :

« Mon ami, tes enfants, pendant ta longue absence, avaient retrouvé un père ... Oui, ils avaient un tuteur qui veillait sur eux, qui s'enquérissait de leurs besoins, qui les grondait quand ils n'étaient pas sages, qui les louait quand ils avaient satisfait leurs maîtres à l'école. Ce monsieur est venu souvent ici s'asseoir parmi nous. Sa femme l'accompagnait. Elle est très douce et très bonne. Elle me donnait des conseils. Elle visitait avec moi le linge, les vêtements des petits. Et ils m'ont fait obtenir du comité des bas, des chemises, des costumes. Vois ! nos enfants n'ont pas eu froid, je t'assure. Ce monsieur, cette dame ont été très gentils. Nous irons les remercier ensemble, veux-tu ? »

Évidemment, cette tutelle de guerre que des bourgeois et des bourgeoises ont assumée avec tant de bonne grâce et dont ils se sont acquittés avec tact et dévouement, ce n'est qu'un épisode bien minime du drame formidable qui se jouait sur la scène du monde. Elle a eu cependant son importance sociale. Elle a créé un lien, dès le jour du retour, entre le soldat démobilisé et les gens de

l'arrière. Elle a empêché peut-être de naître en lui cette idée que, tandis qu'il risquait sa peau, les Belges demeurés au logis ne faisaient pas leur devoir. Elle a tari une source de conflits possibles. N'oublions pas que les petites causes ont souvent de grands effets. Un seul mécontentement peut engendrer des maux incommensurables. Si l'on songe que, partout, en Belgique, la charité privée a secondé les secours officiels en leur apportant le concours d'interventions personnelles, à l'action plus pénétrante, plus persuasive, on peut affirmer qu'elle a joué un grand rôle et contribué efficacement au rapprochement social.

Notes de Bernard GOORDEN.

Extrait (pages 109-113) de

La Belgique et la Guerre

Rency, Georges ;

Bruxelles ; Henri Bertels, éditeur ;

1924 (2^{ème} édition) ;

Volume **1** : **La vie matérielle de la Belgique durant la Guerre Mondiale** ; XI-386 pages

+ 8 **hors-texte**

Le **Comité National de Secours et d'Alimentation** est longuement traité dans le même volume, constituant quasi l'intégralité de sa 2^{ème} partie (pages 128 à 324) :

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE II. — Première tentative de ravitaillement officiel (pages 120-127)

CHAPITRE III. — Création du Comité National (pages 128-134)

CHAPITRE IV. — Les ministres protecteurs (pages 135-138)

CHAPITRE V. — Les caractères du Comité National (pages 139-143)

CHAPITRE VI. — Organisation du Comité National (pages 144-152)

CHAPITRE VII. — L'organisation financière du Comité National (pages 153-158)

CHAPITRE VIII. — Organisation provinciale du Comité National (pages 159-163)

CHAPITRE IX. — *La Commission for Relief in Belgium* (pages 164-171)

CHAPITRE X. — Les accords internationaux (pages 172-188)

CHAPITRE XI. — Les relations du Comité National avec les autorités allemandes (pages 189-215). « **La problématique des chômeurs** » (sous-titre proposé par Bernard Goorden ; pages 198-202) :

<http://www.idesetautres.be/upload/RENCY%20PROBLEMATIQUE%20CHOMEURS%20BELGIQUE%20ET%20LA%20GUERRE%20T1%20pp198-202.pdf>

CHAPITRE XII. — Le « *Secours* ». — Principes et méthodes (pages 216-226)

CHAPITRE XIII. — Le fonctionnement du département « *Secours* ». — Ses finances (pages 227-232)

CHAPITRE XIV. — Le droit au secours (pages

233-237)

CHAPITRE XV. — Le secours alimentaire (pages 238-245)

CHAPITRE XVI. — Le vêtement. — Le chauffage (pages 246-251)

CHAPITRE XVII. — Les oeuvres de l'enfance (e.a. « *Petites Abeilles* » ; pages 252-267)

CHAPITRE XVIII. - Le service de renseignements et de contrôle. — Les oeuvres de secours aux soldats (pages 268-285)

CHAPITRE XIX. - Les Restaurants économiques. — Cantines bourgeoises. — La coopérative « *Les Magasins Communaux* » (pages 286-296)

CHAPITRE XX. - Œuvres de solidarité sociale (pages 297-309)

CHAPITRE XXI - La section agricole du Comité National (pages 310-316)

CHAPITRE XXII - L'alimentation et le Comité Hispano-Néerlandais (pages 317-322)

Composition du Comité National de Secours et d'Alimentation de Belgique (pages 323-324)

Plusieurs auteurs contemporains, témoins oculaires de la guerre mondiale 1914-1918, ont traité de la charité à cette période ou du Comité National de Secours et d'Alimentation.

Brand **Whitlock** (1869-1934), « *Ministre protecteur* », dans ses mémoires intitulées ***Belgium under the German Occupation : A Personal Narrative*** (1919) et leur traduction française, ***La Belgique sous l'occupation***

allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles (1922) évoque largement *Commission for relief* et *Comité national* (de Secours et d'Alimentation) (**NB** : Nous ne reprenons pas ici les chapitres consacrés au ravitaillement du nord de la France) :

« *Hunger / La faim* », chapitre 52 (**GB**) ou 46 (FR) de 1914 :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIUM%20UNDER%20GERMAN%20OCCUPATION%201%20CHAPTER%2052.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%201914%20BELGIQUE%20OCCUPATION%20ALLEMANDE%20CHAPITRE%2046.pdf>

« *The C.N. (Comité National de Secours) and the C.R.B. (Commission for Relief in Belgium)* », chapitre 54 (**GB**) ou 47 (FR) de 1914 :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIUM%20UNDER%20GERMAN%20OCCUPATION%201%20CHAPTER%2054.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%201914%20BELGIQUE%20OCCUPATION%20ALLEMANDE%20CHAPITRE%2047.pdf>

« *Herbert Clarke HOOVER* », chapitre 59 (**GB**) ou 52 (FR) de 1914 :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIUM%20UNDER%20GERMAN%20OCCUPATION%201%20CHAPTER%2059.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%201914%20BELGIQUE%20OCCUPATION%20ALLEMANDE%20CHAPITRE%2052.pdf>

« *The Belgian crop* », chapitre 79 (**GB**) (**non traduit en français**) :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIUM%20UNDER%20GERMAN%20OCCUPATION%201%20CHAPTER%2079.pdf>

« *A crisis* », chapitre 80 (**GB**) (**non traduit en français**) :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIUM%20UNDER%20GERMAN%20OCCUPATION%201%20CHAPTER%2080.pdf>

Roberto J. **Payró** qui, dans son *Diario de un testigo (La guerra vista desde Bruselas)*, a publié dans le quotidien *La Nación* de Buenos Aires, plusieurs articles, notamment :

l'un daté du 9 octobre 1914 (publié dans le quotidien argentin le 13 avril 1915) :

<http://www.idesetautres.be/upload/19141009%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20TESTIGO%20FR.pdf>

un autre, daté du 28 novembre 1914 et publié dans le quotidien argentin le 4 mai 1915 :

<http://www.idesetautres.be/upload/19141128%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20TESTIGO%20FR.pdf>

le 5 mai 1915, un article où il évoque à nouveau l'aide efficace apportée par *The (American) Commission for Relief in Belgium* (C.R.B.) – détaillant le ravitaillement acheminé par bateaux –

pour lutter contre la faim et la misère (problèmes de logement et de chauffage) en Belgique. Nous l'avons arbitrairement daté du 30 novembre 1914 :

<http://www.idesetautres.be/upload/19141130%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20TESTIGO%20FR.pdf>

Ce serait également intéressant de lire le témoignage de **Louis GILLE**, **Alphonse OOMS** et **Paul DELANDSHEERE** dans *50 mois d'occupation allemande* (Volume 2 : 1916). Voir, entre autres à :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

Ce serait aussi intéressant de lire le témoignage de Charles **TYTGAT** dans *Journal d'un journaliste. Bruxelles sous la botte allemande*. Voir, e.a., à :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

Ce serait intéressant de lire le témoignage de **Paul MAX** (cousin du bourgmestre **Adolphe MAX**) dans son *Journal de guerre (Notes d'un Bruxellois pendant l'Occupation 1914-1918)* :

http://www.museedelavilledebruxelles.be/fileadmin/user_upload/publications/Fichier_PDF/Fonte/Journal_de%20guerre_de_Paul_Max_bdef.pdf

« Elle (...) ne pouvait, comme ce fut le cas de tant d'autres, s'enrichir avec la détresse de ses compatriotes ». Ces accapareurs étaient surnommés « Zeep ». Lisez, notamment « Zeep », texte de fiction de Roberto J. **Payró**, publié dans *La Nación* le 14/03/1920 :

<http://idesetautres.be/upload/PAYRO%20ZEEP%20FR.pdf>

« On sait quel fut, au début de la guerre, l'empressement de nos femmes, de nos jeunes filles à s'engager dans les rangs de la **Croix-Rouge** ». Ce sera aussi le cas de l'épouse de Roberto J. **Payró**, comme infirmière, et de leur fils aîné, Roberto, comme brancardier, ressortissants d'un pays neutre, l'Argentine ; ce dernier y a même laissé sa santé puisqu'il décède en 1922, à l'âge de 27 ans.

« Le coût de la vie augmentait sans cesse ». Le

